

Giovanni Raboni

À prix de sang  
(extraits)

présenté et traduit de l'italien par Bernard Simeone

La poésie de Giovanni Raboni, né en 1932 à Milan, est marquée par le scepticisme, l'ironie et l'*understatement*. S'ajoute chez lui un pathos maîtrisé, vibration étroitement mêlée à celle de sa ville, où l'ombre moraliste de Manzoni se devine encore à travers les soubresauts de la fortune arrogante et de la corruption. Remarquable traducteur de Proust, critique littéraire et théâtral au *Corriere della sera* et conseiller au Piccolo Teatro, Raboni hésite entre la pure recherche de ce qui fut et la chronique d'un présent que menacent de multiples failles. Les poèmes ici choisis, qui gravitent autour d'événements de la vie privée, sont extraits de l'anthologie que le poète lui-même réalisa en 1987, en guise d'autoportrait, *À prix de sang*. Ils portent le sceau d'un échec illuminant : une sorte d'initiation par le vide et le déclin, où l'amertume se fait manière de voir et, paradoxalement, adhésion passionnée.

B. S.

NAPPE

À quoi sert de parler avec les amis ?  
presque tous se fâchent, ou se tapent  
le front en riant. On parle de faillites,  
de chanteuses vieillissantes ou amaigries. Dehors  
la nuit gonfle comme un hibou.  
Et nous sommes peu, trop peu à supporter  
tous ces chefs d'accusation ;  
l'œuf, le pain, le verre  
posés sur la table  
tels de menus instruments de torture.

## UNE SORTE DE TIC

Combien de fois lorsqu'on  
me demandait des nouvelles de mon père  
ai-je répondu : « ça ne va pas mal. » Il était pourtant  
mort depuis des jours, voire des mois ! Certes, c'est plutôt  
dur à comprendre – ou c'est comme  
un autre qui se rappelle : *tu caches*  
*aux amis un malade, tu l'entends derrière le mur se traîner*  
*seul vers les cabinets,*  
cela pouvait se produire, tu l'as empêché par tes  
louches prières. Ou peut-être était-ce  
une sorte de tic, un signe de névrose...

## FAIRE CADRER

Si c'est de ça qu'on parle, si c'est ainsi  
qu'ils continuent à vivre – dans les morsures  
d'oxyde sur la tôle, ou comme langues  
de moisi sur les bouteilles –  
tu as raison : on gaspille de l'argent. Mais sur le compte  
des morts, on transmet encore d'autres nouvelles :  
ils resteraient tout près  
de leurs corps, indécis, se méfiant  
d'une provisoire corruption,  
guêtant des signes... Alors tu vois  
que les comptes cadreraient, un peu plus tard.

## INTÉRIEURS CLINIQUE

1.

... Le cœur qui bat,  
comme toujours lorsque j'attends  
de partir seul – la mort,  
me dis-je, ne sera pas très différente,  
la tienne par exemple, sur la moviola,  
courtisée, couvée comme un œuf,  
soir après soir discutée entre amis  
comme une bataille à perdre tard, dans l'honneur...

2

Flamme, vitrauphanies du crépuscule  
et dedans, recroquevillé,  
radieux, l'homme malade, le garçon malade qui cherche à  
/dribbler  
le stoppeur de la mort  
avec le nombre fabuleux des minutes d'un jour,  
des jours d'une vie...

3

« Ne me laissez pas seul... » et « Si vous saviez  
le bien que ça m'a fait ! »  
Et encore, derrière la porte  
à demi fermée, alors que dans tout ce blanc  
nous partons contrits vers l'ascenseur :  
« Merci. Je vous attends ! »  
Ah pauvre ami, qu'attendre encore  
désormais ? Je te vois  
chercher tes lunettes, à tâtons, lentement, veillant  
à ne pas perdre le fil de l'oxygène,  
à éviter bouteilles et médicaments – et,  
tes lunettes sur le nez, fouiller  
la pénombre, vénérer  
le corps décrépît de la lumière,  
les ultimes reflets élimés des arêtes...  
Rien, plus rien à attendre...

Et pourtant, je le sais (maintenant  
que tu es mort je le sais),  
en toi est encore une personne, un labyrinthe  
subtil où la vie  
entre et sort, un monument  
de miroirs qui pivotent, une machine  
délicate, superbe... Que de vie  
quand tu y arrives à peine,  
dans le gravier, dans les épines de ton souffle...

## CHANSONNETTES MORTELLLES

1.

Moi qui ai toujours vénéré les dépouilles du futur,  
du futur seulement, de rien d'autre  
je n'ai la nostalgie quelquefois,  
je me rappelle à présent avec effroi  
quand sous mes caresses tu cesseras de t'inonder,  
quand tu seras séparée  
de mon plaisir et que peut-être, beauté  
d'avoir été tant aimée, douceur  
de m'avoir aimé,  
tu feras malgré tout semblant de jouir.

2

Les fois où c'est avec rage  
que dans ton ventre je vais cherchant ma joie  
c'est parce que, mon amour, je sais que le temps  
n'aura plus guère le temps  
de couler équitablement pour nous deux  
et qu'en rêve seulement ou si avant  
je me jette à bas de la course du temps  
je puis faire qu'un jour tu ne veuilles  
croire en l'amour d'un autre amour.

3.

Un jour ou l'autre je vais te quitter, un jour  
après l'autre je vais te quitter, mon âme.  
Jalousie de vieillard, peur  
de te perdre – ou parce que  
j'aurai cessé de vivre, voilà tout.  
Mais je reste immobile, dans l'attente,  
comme reste immobile une branche  
où se tient immobile un moineau, je m'enchante...

4

Pas cette fois, pas encore.  
Quand nous glissons de nos bras  
ce n'est que pour chercher une autre étreinte,  
celle du sommeil, de la paix – et il faut,  
comme si c'était pour toujours,  
veiller à ce que l'épaule se repose,  
prendre garde à tes cheveux.

5

Il vaut mieux que tu ne saches pas  
sur quelles prières je m'endors, marmonnant  
quels mots  
dans le quart muet de la gorge  
pour qu'une fois encore l'avid  
sommeil divinateur ne m'équarisse.

6.

Le cœur qui ne dort pas  
dit au cœur qui dort : effraie-toi.  
Mais moi je ne suis pas mon cœur, je n'écoute  
ni ne prédis mon destin, je sais bien que te manquer,  
ne pas te perdre, fut le dernier malheur.

7

Tu bouges dans ton sommeil. Ne te retourne pas,  
ne me regarde pas de près, sans lumière !  
Œil pour œil, mot pour mot,  
je repasse le rôle qu'est la vie.

8

Je me demande si j'aurai le courage  
de me taire, de sourire, de te regarder  
qui me regarderas mourir.

9

Je ne demande que ceci : pour toi, bien que  
tu me sois chère, être à jamais léger.

10.

Tu te tournes dans ton sommeil, dans un rêve, à la faible  
/lumière.

70